

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous sommes à une époque critique pour ce qui concerne les modes. L'hiver se retire petit à petit, mais le printemps n'est point encore arrivé. Les jours sont froids et pluvieux, ce qui fait que nous ne pouvons rien changer à nos toilettes actuelles.

Les magasins ne se hâtent pas d'exhiber leurs nouveautés, et à quoi bon, en effet, puisqu'il nous serait impossible de les porter. Donc, il faut attendre Longchamps d'abord, puis le doux mois des fleurs où la brise est tiède et parfumée ; où les oiseaux vont de

chanter la renaissance des beaux jours ; où les premières feuilles, brillantes de fraîcheur et d'éclat, charment nos

regards, et nous font dire en soupirant ces jolis vers de Métastase :

Ah ! primavera, gioventu dell' anno !
Ah ! gioventu, primavera della vita !

Printemps, jeunesse de l'année ! Jeunesse, printemps de la vie.

C'est que le premier revient tous les ans, tandis que l'autre ne revient jamais !...

De nombreuses fêtes se sont succédé dans la finance et la haute aristocratie de la noblesse. On a beaucoup parlé du magnifique bal travesti donné par S. A. I. la princesse Mathilde. Plusieurs de nos grandes dames avaient des costumes d'une richesse inouïe. On cite surtout celui de Bohémienne, que portait la belle comtesse de Brigode, et un autre, Louis XVI, sous lequel madame de X... était non moins ravissante.

C'est dans la maison *Gagelin*, que ces charmants costumes avaient été confectionnés. On sait qu'il s'y trouve un atelier spécial pour les robes. Cet atelier, ainsi que les magasins, viennent d'être agrandis. La nombreuse clientèle de cette importante maison s'augmentant chaque jour davantage, il était devenu indispensable de donner plus d'extension au local. De la sorte, nos élégantes seront plus à l'aise, aussi bien dans le choix des splendides étoffes et des somptueux cachemires renfermés dans ce brillant magasin, que pour l'essai des robes et confections. A propos de ces dernières, voici quelques nouveaux modèles pour le printemps, que j'ai entrevus à la dérobée dans une visite récente faite chez M. *Gagelin*. Il y en a bien d'autres ; mais, ainsi que je l'ai dit en commençant, on se réserve de les mettre en évidence quand le moment en sera venu. Je vous parlerai ensuite d'une façon de robe, comme on n'en saurait point trouver ailleurs.

Le premier modèle de mantelet se nomme *gotha*. Il est en taffetas marron, composé de sept lés mis en long. Il couvre les hanches comme une grande pèlerine. Ce sont des plis couchés les uns sur les autres, qui ajustent et forment l'échancrure du cou, qu'entoure une belle dentelle noire. Au bas de ce mantelet, il y a de larges dents garnies d'un riche effilé, auquel sont mêlées de grosses perles d'acier qui surmontent les dents ; cela se nomme une résille quadrillée.

Second modèle du même genre. Les plis sont arrêtés deux fois. D'abord autour du cou, où se trouve une ruche de velours noir, puis au-dessus des épaules. Ce mantelet est en taffetas noir. Pour ornements, il y a des effilés frisés

mousse, et une résille quadrillée avec perles de jais. Il se nomme *Récamié*.

Le mantelet *Azunça* est d'une autre forme. C'est une imitation de châle. Il fait la pointe derrière. Au haut se trouve un petit capuchon plat figurant double pointe. Sa garniture se compose de bandes en taffetas écossais, blanc et noir.

Ce modèle est gracieux et fort distingué.

Voici maintenant la description de la robe nommée *Gabrielle d'Estrées*.

La jupe et le corsage tiennent ensemble, et sont en moire antique marron. Cette jupe forme de gros plis creux tout autour de la taille, depuis un dessous de bras jusqu'à l'autre. Elle est longue et figure derrière une espèce de manteau de cour. Elle est découpée à larges dents de chaque côté et s'y arrête. Le devant de cette robe est fait d'une autre étoffe; c'est un joli taffetas de fantaisie rayé. Dans le milieu, du haut en bas, il y a une rangée de boutons marrons gros comme une pièce de deux francs. Le bas est garni d'un volant de 40 centimètres à peu près qui a une petite tête. Il est bien entendu que ce volant n'existe qu'au lé de devant. La jupe marron, en moire, est ornée de trois bandes d'étoffe pareille à celle qui compose le lé de devant. Ces bandes sont de 10 centimètres de largeur et également séparées. Tout le long de la jupe marron, de chaque côté, après les dents, dont chacune est fixée par un gros bouton, il y a une garniture en échelle formée de petites bandes larges d'un doigt, et toujours prises dans les rayures de l'étoffe faisant le devant de la robe.

Corsage montant. Dos zébré en long de petites bandes.

Sur chaque devant, les bandes sont posées en échelle comme à la jupe marron.

Manches larges à poignet en taffetas rayé. Une pointe, comme celle d'un fichu, en moire antique marron, est plissée à gros plis creux en haut du bras, et figure ainsi un bouffant. Le côté pointu retombe sur le coude en faisant l'éventail.

Cette explication est fort difficile; je me suis efforcée de la rendre claire: on verra le modèle lui-même chez M. *Gagetin*, où l'on a le talent suprême de créer toujours des choses de la plus ravissante distinction.

Il y a beaucoup d'étoffes à petits dessins, mais malgré cela les grandes dispositions ne seront point exclues. La mode s'est humanisée et est devenue accommodante pour tous les goûts.

La passementerie sera encore très employée pour ornements de robes, et le grand magasin de la *Ville de Lyon*, si renommé pour ce genre d'article, prépare, dit-on, des fantaisies charmantes. On peut s'en rapporter au bon goût de M. *Audoyer*. C'est à lui que nous devons tout ce qui s'est créé de plus joli l'été dernier ainsi que cet hiver; il ne nous fera pas défaut la saison prochaine.

Nous rappelons ses immenses assortiments de rubans, ses articles de mercerie et ses jolies coiffures en chenille.

Les fleurs se portent en profusion sur toutes les toilettes de bal, et madame *Tilman* obtient, comme d'habitude, les plus brillants succès avec ses délicieuses créations. C'est que madame *Tilman* est artiste par excellence. On dirait qu'elle a surpris les secrets de la nature; ses fleurs semblent vivre. En voyant leur éclat, si empreint de vérité, on est presque tenté de respirer leur parfum... Mais là s'arrête le pouvoir de notre habile imitatrice.

On peut être femme aimable, jolie et ingénieuse; on n'est pas Dieu, qui seul peut tout.

Pour coiffure de bal, madame *Tilman* continue à faire beaucoup de guirlandes rondes à branches tombantes.

Ces trains de fleurs, qui flottent sur les épaules, produisent l'effet le plus gracieux et le plus poétique.

Les fleurs et la poésie me font songer aux chapeaux de madame *Alexandrine*, dont bientôt nous verrons apparaître les nouveaux modèles.

Jusqu'à ce jour, les formes restent fuyantes. Les passes avancent un peu devant et dégagent les côtés. Les brides sont larges, les bavolets hauts.

On emploie de hauts effilés dans les ornements.

Dans l'intérieur des chapeaux, devant, une tresse de velours ou de ruban assez volumineuse, d'un bon doigt de large, traverse les cheveux au-dessus du front; cela sied assez bien.

On voit déjà de fort jolis chapeaux de paille de fantaisie, avec mélange de chenille noire ou de velours.

Madame *Alexandrine* a de ravissants chapeaux en gros de Naples, dont le fond est uni et la passe coulissée, ainsi que la forme.

Le mélange des couleurs se fait encore.

Voici un joli chapeau de crêpe blanc. La passe est formée d'une bande de taffetas lilas. Au bord il y a deux blondes. L'une, étroite, flotte sur le tour de l'intérieur. L'autre, large de quatre doigts, se renverse vers le fond.

Le bavolet est bordé de taffetas lilas et recouvert d'une haute blonde.

Une touffe de fleurs de mauve est placée d'un côté de la calotte, et se continue en guirlande au-dessus du bavolet.

Un autre chapeau, aussi en crêpe blanc, était bordé et orné de velours marron. Une plume, à brins mouchetés de même couleur, tombait en saule sur le côté gauche. Une tresse de velours marron entourait le rond de la calotte.

Ce chapeau était original mais distingué.

En visitant le joli magasin de lingerie de madame *Colas*, j'ai remarqué des berthes charmantes en ruban, pour mettre avec les toilettes de bal ou de soirée. Celle qui m'a plu davantage, était en ruban rose très large. Ce ruban était garni d'une blonde blanche posée à plat haute de quatre doigts, et d'une blonde noire plus étroite qui la surmontait. Derrière, elle faisait le fichu et descendait jusqu'à la taille. Là se trouvait un nœud à longs bouts. Devant, le ruban se croisait comme les fichus Louis XIII, les pans étaient longs aussi.

Un nœud de ruban rose à petits bouts était posé au milieu du corsage.

Je citerai encore de fort jolies manches brodées à revers mousquetaires ornés de valenciennes. Puis un autre modèle en tulle uni à poignet.

Une large garniture, entourée d'un bouillonné à tête, dans lequel passe un ruban rose, se relève sur le bras. Cette garniture, qui forme revers, est fendue dans le milieu en long. Entre la pente on place un gros nœud de ruban.

Il ne faut point que j'oublie les adorables petits bonnets de madame *Colas*, parmi lesquels j'en ai surtout remarqué un d'une indescriptible coquetterie.

Le fond est en tulle noir quadrillé de velours *Tom-Pouce*. Il figure la fanchon. C'est une blonde blanche qui le garnit. Des touffes de ruban rose étroit sont placées de côté, se mêlant dans les flots de blonde.

Le magasin du *Persan* se fait toujours admirer pour ses somptueux cachemires de l'Inde et de France, aux dessins merveilleux, aux couleurs vives et brillantes. A côté de ces châles modèles s'étalent aussi pompeusement des dentelles d'une magnificence inouïe. Ici, ce sont d'élégantes pointes de Chantilly, là des voilettes, puis de riches volants. Les points de Bruxelles, d'Alençon, d'Angleterre, se confondent. Le *Persan* réunit tous les chefs-d'œuvre qui se font en ce genre.

Les dentelles ordinaires tiennent leur place à côté des autres. Ainsi, pour garniture d'objets de lingerie, les assortiments sont des plus étendus.

Le magasin du *Persan* expédie, en dentelles et cachemires, tout ce que l'on peut souhaiter pour corbeille de mariage. Il suffit pour cela d'une simple demande avec désignation des objets.

Pour tout ce qui concerne la parfumerie fine, je vous

recommande la maison *Legrand*. C'est avec justice une des plus en renom de la capitale. Son eau de Cologne jouit d'une réputation particulière. Le *baume de Tannin* est des plus efficaces contre la chute des cheveux. On vante beaucoup le *savon Impérial*, extrafin, aux fleurs; celui au suc

de *Laitue*, qui rafraîchit et adoucit la peau; les *Extraits d'odeurs* pour mouchoir. Enfin, en général, les produits de la maison *Legrand* sont recherchés par le monde élégant, qui sait apprécier ce qui mérite de l'être.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 491.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours épinglé blanc, recouvert sur la passe et sur le bandeau de calotte d'une blonde blanche posée presque à plat, garni, d'un côté, d'un nœud de blonde, de dessous lequel sort en retombant une plume blanche posée en manière d'aigrette.

La calotte est plate et unie.

Le bavolet, de velours épinglé, est recouvert par une blonde blanche qui le débordé.

Sous la passe, une *neige* de blonde; dans le creux, une touffe de roses.

Mentonnières de blonde ruchée.

Brides de velours épinglé blanc.

Cachemire de l'Inde.

Robe de taffetas pain brûlé, avec trois volants terminés chacun par un velours noir large de 5 centimètres et bordé d'un petit effilé noir.

Sur chaque volant, un ruban écossais n° 80 assorti à la robe, c'est-à-dire pain brûlé, blanc et noir.

JEUNE FILLE EN COSTUME DE COMMUNIANTE. — Bonnet garni d'une ruche de tulle-blonde et noué sous le menton.

Robe de mousseline unie.

Corsage décolleté à la Vierge, bordé en haut d'un entre-deux

brodé formant poignet, sous lequel sont retenues les fronces du corsage; ces fronces se réunissent devant au bas de la taille.

Manches composées d'un bouffant de mousseline et de deux volants avec ourlets. Sous-manche longue de mousseline, se resserrant au poignet, qui est composé d'un entre-deux brodé.

Deux jupes très amples, terminées par un ourlet; la plus courte a l'ourlet de 8 centimètres, l'autre de 12.

De chaque côté, sur le corsage, un ruban n° 60 en moire blanche avec un bord à effilé forme bretelle et descend, en se repinçant à la taille, former un beau nœud, d'où retombent de chaque côté, flottants sur la jupe, deux longs bouts.

Derrière, ces rubans viennent se réunir à la taille sous un nœud.

JEUNE GARÇON, même costume. — Cravate blanche.

Redingote-jaquette de drap noir, à un seul rang de boutons; celui du haut bouton seul. Un rang de piqure à l'anglaise borde cette redingote.

Gilet de piqué blanc.

Pantalon de drap noir.

Souliers-escarpins.

Brassard de moire blanche, avec franges d'argent.

LA PERDRIX ET SES PETITS.

Fable.

« Vous tairez-vous ? » (disait une perdrix,
Pendant l'orage, à ses petits);
« Vous tairez-vous, bavards impitoyables ?
« Voyez un peu les petits misérables !
» Ils prétendent ici régir les éléments,
» Faire à leur gré la pluie et le beau temps,
» Ne quittez point l'aile de votre mère;
» Évitez avec soin les chiens et les chasseurs,
» Les lacets et les oiselleurs;
» Par-dessus tout, sachez vous taire.
» S'il pleut, laissez pleuvoir;
» Voilà votre devoir,
» Le reste n'est pas votre affaire;
» C'est peut-être pour votre bien
» Qu'il pleut ainsi; prenez le tout en patience. »

A peine elle achevait sa sage remontrance,
Qu'elle aperçut un chien,
Chien couchant qui, l'oreille basse,
Avançait en flairant la trace:
« Partons, dit-elle, et fuyons le trépas ! »
Elle part, on la suit, le chasseur arme, mire
Et tire.....
L'amorce était mouillée et le feu n'y prit pas.
La compagnie échappe; elle devient plus sage;
Loin de murmurer davantage,
Nos raisonneurs rendent grâce à Dieu,
De qui la bonté les conserve.
Ici-bas tout est pour le mieux:
Un léger accident d'un plus grand nous préserve.

P. V.



LA TOUR DE CASTILLAC.

(Suite. — Voyez page 188.)

La nuit était tout à fait venue, et il leur eût été difficile de trouver la bergerie, si les aboiements lointains des chiens de garde ne leur eussent indiqué la direction à suivre. Plus ils avançaient, plus ces aboiements étaient furieux. Cependant les deux frères n'avaient pas prononcé une parole depuis qu'ils avaient quitté la dune, et le sable étouffait le bruit de leurs pas. Enfin, quand ils arrivèrent à la bergerie, construite en troncs de sapins superposés et recouverte en terre, le vacarme intérieur devint assourdissant. Ce fut à peine si Jean put le dominer, en appelant le berger de toute la vigueur de ses poumons.

Ils attendirent un moment devant la porte soigneusement close. Enfin, une voix imposa silence aux virtuoses de ce concert; puis, une fenêtre, située à huit ou dix pieds au-dessus du sol, s'ouvrit avec précaution. On vit paraître d'abord l'extrémité du canon d'un fusil, puis une chandelle allumée, puis enfin la figure effarée d'un jeune pâtre, vêtu du costume ordinaire de peau de mouton noir. Il avança sa lumière afin d'examiner les voyageurs, et il semblait ne pouvoir comprendre leur présence en ce lieu : c'était la première fois peut-être que quelqu'un s'arrêtait à la bergerie le soir.

Mais Jean ne lui laissa pas le temps de ruminer le cas dans son épais cerveau :

— Allons, drôle! lui dit-il d'un ton impérieux en patois gascon, ouvre-nous bien vite, nous voulons entrer.

Le jeune homme resta immobile et continua de les observer.

— Eh bien, ne m'as-tu pas entendu? ne nous reconnais-tu pas? Je te dis de nous ouvrir.

— Non, repartit enfin le berger avec effroi.

— Et pourquoi non, maraud?

— Vous êtes des sorciers; vous donneriez du mal à mes vaches.

Jean frappa du pied avec colère.

— Nous, des sorciers! s'écria-t-il; imbécile, regarde-nous donc... Moi, je suis Jean de Castillac, et voici monsieur de Castillac, ton seigneur et ton maître.

Cette révélation produisit un effet opposé à celui que Jean attendait. Le jeune Landais laissa tomber son fusil pour faire précipitamment un signe de croix; les vacillations de la lumière qu'il tenait à la main prouvèrent qu'il tremblait de tous ses membres.

— Les anciens seigneurs sont morts, répondit-il d'une voix étouffée; si vous êtes des âmes en peine, qui cherchez des messes et des prières, passez votre chemin et ne venez pas tourmenter un pauvre chrétien; j'ai ici du buis béni et des tisons de Noël pour vous mettre à la raison.

Il se signa encore une fois et parut vouloir se retirer de la fenêtre. Exaspéré par cette apostrophe superstitieuse, Jean allait se répandre en injures et en imprécations; l'aîné lui imposa silence.

— Pierre, dit-il d'un air de bonté en s'adressant au pâtre, je suis bien Hector de Castillac, ton maître et le seigneur de cette terre. Si tu ne veux pas ouvrir, je te prie du moins de répondre à une question : Que

sont devenus mademoiselle Valérie de Castillac et ton oncle le pauvre vieux Marc Pitou?

Pierre se taisait toujours.

— Réponds, manant, ou je te romprai les os! s'écria Jean en lui montrant le poing.

— Ce que vous demandez, répliqua enfin le petit paysan, vous le savez mieux que moi.

Hector lui-même fut sur le point de perdre patience à ce nouveau trait du caractère local; mais, dans son ardent désir d'apprendre la vérité, il domina sa colère.

— Mon enfant, reprit-il d'un ton suppliant, j'arrive des pays étrangers et j'ignore ce qui s'est passé ici. Je te conjure donc de me dire si ceux dont je te parle se trouvaient dans la tour lorsque le sable est venu l'engloutir.

— Eh! vous le savez bien qu'ils y étaient, reprit Pierre; ils ont été enterrés vivants et... Mais que Notre-Dame d'Arcachou me garde! sûrement, je mourrais dans l'année, si je causais plus longtemps avec ceux de l'autre monde.

Il ferma précipitamment la fenêtre et on l'entendit verrouiller le volet en dedans.

Les deux frères ne songeaient plus à lui : ces mots terribles *enterrés vivants* résonnaient encore comme un glas de mort à leurs oreilles. Pendant un long espace de temps, ils restèrent à la même place sans prononcer une parole.

Jean sortit le premier de sa stupeur et alla frapper de nouveau à la porte de la bergerie. Mais cette action n'eut d'autre résultat que de réveiller les aboiements des chiens.

— Que voulez-vous donc, mon frère? demanda Hector rappelé à lui-même; qu'attendez-vous encore de cet enfant stupide?

— Je veux qu'il s'explique, monsieur; il est impossible que les choses se soient passées comme il le dit.

— Eh! qu'est-il besoin d'en demander davantage? N'avez-vous pas entendu, Jean, que notre malheureuse sœur a péri avec le fidèle Marc? Elle est morte cause de notre imprudence et de notre orgueil, à nous ses frères, qui devions l'aimer et la protéger. Nous avons été injustes et cruels envers Valérie, frère Jean aussi Dieu nous châtie; il nous frappe dans nos corps, dans nos fortunes, dans nos plus chères affections; nous a rendus si misérables que nos serviteurs nous méconnaissent, nous repoussent, et que nous ne trouvons même pas d'asile dans l'étable de nos brebis!

Les sanglots lui coupèrent la voix.

— M. de Castillac, reprit le cadet, que feront-nous? Nous ne pouvons coucher sur la lande, et petit drôle opiniâtre ne consentira jamais à nous ouvrir. Il faut nécessairement que nous cherchions un gîte quelque part : tout à l'heure, du haut de la dune, me souviens d'avoir aperçu des bâtiments considérables du côté de la Résinière, sur la limite de nos domaines. Ces constructions n'existaient pas lorsque nous avons quitté le pays, et leur importance prouve qu'elles appartiennent à un gentilhomme nouvellement établi dans ces parages. Allons-y demander l'hospitalité.

lité pour la nuit; je ne doute pas que notre nom et la renommée de nos malheurs ne nous y fassent accueillir à bras ouverts.

— Soit, répondit Hector avec une morne insouciance, allons où vous voudrez, mon frère : la lande, ou un château, ou une étable, qu'importe maintenant ?

Et ils se dirigèrent à pas lents vers l'habitation où ils comptaient trouver un asile pour la nuit.

IV.

L'HOSPITALITÉ.

Les deux frères ne tardèrent pas à rencontrer sous leurs pieds un de ces chemins de bois, alors en usage dans les landes, et dont on pourrait encore trouver des échantillons dans quelques parties reculées de ce département. Des troncs de sapin, grossièrement équarris et juxtaposés, formaient une espèce de chaussée sur laquelle les chariots pouvaient rouler sans crainte de s'abîmer dans les sables et les fondrières. Jugeant bien que cette voie de communication devait conduire à l'habitation qu'ils cherchaient, les Castillac la suivirent sans balancer. Des lumières qu'ils virent briller à travers les arbres les confirmèrent dans cette opinion. Bientôt même ils purent, grâce à la lune qui se levait alors, apercevoir les bâtiments, et ils s'arrêtèrent frappés de surprise.

En ce lieu autrefois on ne trouvait que trois ou quatre huttes de résiniers; le hameau qu'elles formaient était le plus triste, le plus pauvre du canton. A leur place s'élevaient maintenant de belles et imposantes constructions qui couvraient un espace de terrain considérable. Le regard se fixait d'abord sur un grand édifice en briques, d'une architecture simple et noble à la fois. Il était flanqué de deux ailes en retour qui semblaient contenir les communs et les écuries, et certes les chevaux du maître de céans étaient mieux logés que les plus riches paysans du voisinage. Entre ces trois corps de logis s'étendait une belle cour d'honneur, fermée par une de ces grilles de fer, ouvrage dont le secret est perdu de nos jours. En dehors de cette enceinte réservée, plusieurs autres bâtiments étaient destinés aux troupeaux et aux gens nécessaires dans une importante exploitation rurale.

Tout cela, malgré l'heure avancée, avait un air d'animation et de vie qui contrastait avec le silence morne, l'immobilité des déserts environnants. La plupart des fenêtres du corps de logis principal étaient éclairées; un bruissement formé de mille sons divers trahissait le mouvement et l'activité dans toutes les parties de cette immense habitation. C'étaient des sons de cloche, des aboiements de chiens, des piaffements de chevaux, des bêlements de brebis qui dominaient par intervalles des voix humaines. Ce lieu respirait l'abondance et la paix, quand partout à l'entour il n'y avait que tristesse, désolation et misère.

Hector de Castillac jeta un regard distrait sur ces merveilles; mais Jean, plus accessible aux impressions extérieures, ne put contenir son étonnement.

— Hein, monsieur de Castillac, disait-il, pensiez-vous jamais voir pareille chose à la Résinière? C'est à confondre la raison! il y a quatre ans on ne trouvait là que du sable et des bruyères. Mais quel est donc le

magicien qui en si peu de temps a pu se bâtir cette magnifique habitation? Il doit avoir fait un pacte avec le démon, ou il doit être aussi riche qu'un roi... Je cherche vainement parmi les nobles de la province; à moins que ce ne soit le duc de Beaufort, gouverneur du Béarn, ou bien...

— Eh! que nous font à nous, interrompit Hector avec impatience, le nom et le rang de notre nouveau voisin? Souhaitons qu'il soit compatissant et hospitalier, frère Jean; voilà ce qui doit nous toucher le plus maintenant.

Et ils allèrent sonner à la grille.

On ne se pressa pas de venir ouvrir; sans doute dans ce pays perdu, et à cette heure avancée, on ne comptait pas sur des visites. Pendant que les deux frères attendaient en silence, ils virent un homme enveloppé d'un de ces manteaux de laine à capuchon, en usage parmi les pâtres, sortir d'un bâtiment de service et traverser la cour. Jean de Castillac l'appela.

— Eh! l'ami, demanda-t-il en patois, comment se nomme le maître de ce château?

L'individu ainsi interpellé s'arrêta, mais il ne répondit pas d'abord, et parut s'efforcer de distinguer dans l'obscurité les traits de ces étrangers. Jean répéta sa question.

— Monsieur de la Brottière, répondit enfin l'homme au manteau avec une préoccupation visible.

— La Brottière! Parbleu! voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom; je connais pourtant toutes les familles nobles de la province. Et le domaine lui-même, comment l'appellez-vous?

— Le Nouveau-Castillac.

— Le nouveau... Entendez-vous cela, monsieur? reprit Jean en se tournant vers son frère; on s'est bien pressé de disposer de notre nom; et, morbleu! si vous voulez m'en croire...

— Paix! paix! monsieur Jean, dit Hector d'un ton de reproche, est-ce le moment de songer à semblables choses?

Jusqu'ici l'attention de l'homme au manteau s'était concentrée sur le plus jeune des frères; mais dès que l'aîné eut pris la parole, les regards du pâtre s'attachèrent avidement sur lui:

— Bonne sainte Vierge! s'écria-t-il tout à coup, ce sont eux, les voici! ils arrivent... ce sont eux!

Et il courut vers la maison comme un véritable insensé.

Hector avait reconnu la voix.

— C'est Marc! s'écria-t-il hors de lui, c'est Marc lui-même! que Dieu soit loué! Si Marc est vivant, c'est que ma sœur existe encore!

Il rappela le vieillard; mais celui-ci continua de courir vers la porte principale et disparut.

Hector se précipita sur la grille comme s'il voulait en briser les puissantes barres de fer.

— Elle existe! s'écria-t-il, puisque Marc est ici, elle y est aussi peut-être. Ouvrez, ouvrez, de par tous les diables!... Frère Jean, aidez-moi donc à enfoncer cette porte maudite!

Jean se montrait beaucoup plus calme.

— C'est Marc, en effet, dit-il; je l'ai bien reconnu; mais ne vous hâtez pas, monsieur, d'en conclure que notre sœur est sauvée; la découverte du contraire vous affligerait trop. Si cet homme était aussi fidèle que

vous le pensez, aurait-il abandonné la garde de nos troupeaux à un enfant stupide pour venir ici servir un maître opulent ? D'ailleurs n'avez-vous pas remarqué qu'il paraissait avoir peur de nous ?

Ces réflexions irritaient encore l'impatience fébrile de l'ainé ; il se pendit à la chaîne de la sonnette en appelant sans relâche.

Une extrême agitation semblait régner dans la maison ; des ombres passaient rapidement devant les fenêtres ; des éclats de voix parvenaient jusqu'aux visiteurs à travers la cour. Enfin la grande porte s'ouvrit, et deux laquais en livrée magnifique se dirigèrent vers la grille, des flambeaux à la main. Ils précédaient un jeune homme richement vêtu, aux manières nobles, que devait être le maître du logis. Il accourait en toute hâte, sans chapeau et sans épée pour recevoir les voyageurs.

A sa vue, Hector de Castillac cessa de crier et parut honteux de s'être laissé aller à ses transports.

— Frère Jean, demanda-t-il rapidement, connaissez-vous ce gentilhomme ?

— Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu.

Comme ils achevaient ces mots, le maître du logis se trouva près d'eux. Les laquais tardant à ouvrir, il aida lui-même à faire tourner la pesante grille sur ses gonds ; puis il salua les étrangers avec grâce :

— Entrez, messieurs, dit-il, et soyez les bienvenus... Au Nouveau-Castillac, comme à l'ancien, vous avez le droit d'être accueillis avec affection et respect.

Les deux frères étaient surpris de cette amicale réception, dont ils ne pouvaient comprendre la cause. L'ainé, pendant que M. de la Brothière, puisque tel était le nom de leur hôte, les conduisait vers la maison, balbutia quelques excuses sur la manière un peu bruyante dont il s'était annoncé un moment auparavant.

— Vous n'avez aucun pardon à me demander, monsieur de Castillac, interrompit le châtelain avec une sorte d'émotion ; je connais vos malheurs ; je sais à quels sentiments généreux cet emportement prenait source... Mais entrez, je vous prie ; peut-être trouverez-vous ici des consolations sur lesquelles vous ne comptiez plus.

En même temps, il les introduisit dans un salon d'une magnificence sévère et brillamment éclairé par des candélabres d'argent. Les domestiques avancèrent des sièges et se retirèrent sur un signe de leur maître. Jean consentit à s'installer dans un beau fauteuil doré et promena autour de lui des regards éblouis ; mais Hector refusa de s'asseoir, malgré les instances de M. de la Brothière.

— Monsieur, dit-il, je suis pénétré de reconnaissance pour votre accueil obligeant ; mais puisque vous connaissez nos malheurs, vous nous excuserez sans doute d'en être exclusivement occupés... Mettez donc le comble à vos bontés en faisant venir ici sur-le-champ mon ancien serviteur, Marc Pitou, que nous venons de voir entrer dans votre maison ; seul, il peut nous fournir des renseignements pour lesquels je donnerais tout ce que je possède au monde.

— Oui, oui ! s'écria Jean, le coquin se cache ; mais il devra nous dire quel usage il a fait de notre confiance.

— Marc n'a pas démerité de vous, messieurs, et

vous en aurez bientôt la preuve. Mais qu'avez-vous besoin de ce pauvre homme ? Il est des renseignements que je pourrais peut-être donner tout comme lui.

— Vous, monsieur ? demanda Hector. Pourriez-vous donc nous apprendre quelque chose sur la mort tragique de notre sœur ?

— Sa mort ? Et qui vous a dit, monsieur, qu'elle fût morte ?

— Grand Dieu ! serait-il possible ?

— Elle existe, messieurs ; elle est bien portante, elle est heureuse, et sans doute vous la reverrez bientôt.

En recevant cette assurance positive, Hector chancela : il se trouvait moins fort contre la joie que contre la douleur. Son frère s'élança pour le soutenir ; leur hôte bienveillant avait lui-même les yeux pleins de larmes.

— On nous a donc trompés ? reprit Jean ; Valérie n'avait donc pas été ensevelie vivante dans la tour de Castillac ?

— Le fait n'est que trop vrai ; mais on aurait dû ajouter que des secours efficaces avaient été organisés aussitôt pour la sauver. Pendant trois jours, plus de cent ouvriers, sous la direction d'un habile ingénieur, travaillèrent à débayer le sable. Quand on pénétra enfin dans le donjon, la pauvre jeune fille paraissait morte ; Marc, lui-même, quoique plus robuste, était sur le point d'être suffoqué par le manque d'air. Mais, grâce aux soins qui leur furent prodigués, l'une et l'autre revinrent à la vie.

— Que Dieu soit loué ! s'écria Hector avec un élan de joie en levant les yeux au ciel ; du moins mon imprudence et mon égoïsme n'auront coûté la vie à personne ! La perte de ma fortune, la destruction du manoir de mes ancêtres, mes blessures, mes humiliations, ma captivité, tout cela n'était rien auprès de cette pensée que j'avais causé la mort de ma sœur chérie ! Ma reconnaissance pour ceux qui ont sauvé Valérie sera éternelle.

— Par ma foi de gentilhomme ! s'écria Jean en renchérissant encore sur son frère, selon son habitude, je voudrais pouvoir les embrasser tous, fussent-ils vilains et croquants à l'envi les uns des autres !

— Un de ceux qui ont contribué au salut de mademoiselle de Castillac, dit le maître du logis avec un sourire timide, vous rappellera bientôt peut-être ces favorables dispositions.

Ni Hector ni Jean ne remarquèrent l'accent particulier de M. de la Brothière en prononçant ces paroles.

— Mon cher voisin, mon digne hôte, reprit l'ainé en lui serrant affectueusement la main, ne vous offensez pas de l'importunité de mes questions... Où est mademoiselle de Castillac en ce moment ? quel asile a-t-elle trouvé après la catastrophe ? quels amis lui sont venus en aide ? Hélas ! je lui en connais si peu !

— Ils ne lui ont pourtant pas fait défaut, reprit la Brothière avec embarras ; mais, dans votre intérêt même, messieurs, permettez-moi de ne pas vous répondre ce soir. Vous êtes épuisés de fatigue, et comme vous êtes allés sans doute voir les ruines du château avant de vous présenter ici, les émotions poignantes n'ont pas dû vous manquer. Permettez-moi donc de vous rappeler que l'heure du repos est

venue; on va vous conduire à une chambre que vous occuperez en commun, car il vous serait pénible peut-être de vous séparer après tant de secousses. Donnez des ordres, vous êtes ici plus maîtres que moi-même. Demain, je vous fournirai les explications que vous pourrez souhaiter; en attendant, ayez l'assurance que la position de votre sœur est honorable et digne de vous.

— Monsieur, s'écria Hector, vous en avez trop dit ou trop peu. Je vous en conjure, ayez pitié de mes angoisses; ni mon frère ni moi ne pourrions jouir convenablement de votre hospitalité, si vous laissiez quelques incertitudes dans notre esprit au sujet d'une personne chère.

— Demain je serai à vos ordres, balbutia M. de la Brottière avec un embarras évident, et je vous prie d'agréer mes excuses pour ce soir... Aussi bien je suis obligé de vous quitter: une personne souffrante, qui me touche de près, réclame impérieusement ma présence.

En effet, on entendait dans une pièce voisine des voix étouffées, de sourds gémissements; tout à coup une porte s'ouvrit, et une vieille femme, ayant l'apparence d'une gouvernante, vint dire quelques mots à l'oreille de M. de la Brottière.

— J'y vais, j'y vais, répliqua-t-il d'un air troublé; priez-la d'être raisonnable... tout va bien; je la rejoins à l'instant.

La vieille s'inclina et sortit. Hector comprit qu'il y aurait indiscrétion à retenir son hôte plus longtemps.

— Monsieur de la Brottière, reprit-il avec effort; allez où des devoirs pressants vous appellent; à notre tour pardonnez-nous de vous en avoir distrait si longtemps, mais le malheur rend égoïste, et les malheureux ont des privilèges... Adieu donc et à demain; merci pour vos bonnes nouvelles, et puissent celles que vous avez encore à nous apprendre nous procurer une joie égale!

— J'ose espérer du moins que vous les entendrez sans colère, répliqua le jeune maître du château avec timidité.

Il se hâta de sonner, et un domestique parut. La Brottière lui ordonna de conduire MM. de Castillac à leur chambre; puis il leur souhaita le bonsoir, leur serra la main et sortit précipitamment.

On fit traverser aux deux frères une partie de cette immense habitation, et on les introduisit dans une belle chambre à deux lits, où tout était préparé pour les recevoir. Une attentive prévoyance avait prévu leurs besoins; un feu clair pétillait dans la cheminée; sur un guéridon, des viandes froides et quelques bouteilles de vin vieux étaient servies. Enfin, si Hector et Jean n'avaient été sûrs qu'une demi-heure auparavant on ignorait leur arrivée prochaine, ils auraient pu croire qu'ils étaient attendus depuis longtemps. Le domestique, après avoir offert ses services, qui ne furent pas acceptés, se retira, et les voyageurs purent enfin se communiquer librement leurs réflexions.

Quoique bien fatigués, ils ne se pressèrent pas de se coucher. Hector était pensif; quant à Jean, grand amateur du bien-être matériel, il s'était installé dans un bon fauteuil au coin du feu, et dégustait lentement une des bouteilles de vieux médoc laissées à sa disposition.

— Vraiment, monsieur de Castillac, disait-il avec

béatitude, notre hôte est un digne gentilhomme. Quel air avenant! quelles manières charmantes! Il n'y a que notre vieille Gascogne pour produire des gentilshommes de cette trempe... Et sa maison, comme elle est bien fournie! Sur ma foi, on aimerait à passer sa vie dans cette abondance et cette tranquillité.

— Vous avez raison, mon frère, répliqua Hector; ce M. de la Brottière est poli, cordial, et son accueil a été tel que nous ne pouvions guère l'espérer dans l'état d'abaissement où nous sommes tombés.

— N'est-ce pas, monsieur, continua Jean, que c'est bon de se voir enfin traité en gentilhomme? Là-bas, à bord du corsaire *l'Exterminateur*, où l'on ne se piquait pas, il est vrai, d'un grand savoir-vivre, un nom noble ne servait pas à grand'chose. Si je n'avais eu que mon titre pour me faire respecter de ces vauriens... Et à Salé donc, chez ces maudits mauricauds, comme l'on nous menait! C'était *chien de chrétien* par-ci, *chien d'infidèle* par-là, et les scélérats de musulmans ne s'en tenaient pas aux injures verbales... Aussi, je vous assure qu'aujourd'hui j'apprécie comme il faut les politesses et les bons procédés.

— Et moi aussi, Jean. De même que le vôtre, mon amour-propre a reçu de cruelles blessures, je vous l'affirme... Mais pour en revenir à notre hôte, avez-vous remarqué sa réserve, son embarras même, quand je le pressais de questions?

— Quoi donc, monsieur, pouvez-vous lui faire un reproche de ses ménagements délicats?

— Les ménagements sont inutiles, Jean, quand on n'a que de bonnes nouvelles à transmettre; peut-être M. de la Brottière, en différant ses aveux, a-t-il voulu nous donner le temps de nous préparer à quelque découverte fâcheuse.

— Mais, monsieur, puisqu'on nous assure que Valérie est vivante, heureuse, et qu'elle attend impatiemment notre retour...

— Il existe encore bien des obscurités sur le sort de cette pauvre enfant, reprit Hector, dont le front se rembrunissait à mesure qu'il exprimait ses craintes; nous ignorons par qui elle a été sauvée, qui lui a donné asile, quelle est sa situation actuelle; il y a dans tout cela une large place aux suppositions inquiétantes.

— Que pensez-vous donc, monsieur de Castillac? Croiriez-vous notre sœur capable?...

— Notre sœur, Jean, est une noble et honnête créature; mais comment, dans l'affreuse détresse où elle s'est trouvée à la suite de la destruction du château, aurait-elle pu maîtriser les circonstances? Les fausses positions sont de mauvaises conseillères pour une fille.

Jean se gratta le front et parut réfléchir; mais les réflexions de l'ex-corsaire n'étaient jamais longues.

— Bah! bah! reprit-il, nous nous pressons trop de nous tourmenter. Vrai Dieu! si quelqu'un avait osé manquer à mademoiselle de Castillac, je passerais mon épée au travers du corps de cet insolent, aussi sûrement que je suis gentilhomme!

Puis il acheva sa bouteille, se coucha, non sans s'extasier sur la mollesse du lit et la finesse des draps; cinq minutes après, il ronflait comme une pédale d'orgue.

Hector résista au sommeil beaucoup plus longtemps; mais enfin la fatigue l'emporta sur ses agitations, et il s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Le lendemain matin, les deux Castillac venaient de se lever, quand on frappa un coup léger à la porte de leur chambre. Un homme entra vivement, tandis que par la porte restée entr'ouverte, on apercevait une autre personne dans l'ombre du corridor. Cet homme courut à Hector et lui prit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Mon cher seigneur, mon excellent maître, dit-il d'une voix étouffée, j'ai donc le bonheur de vous revoir après en avoir désespéré si longtemps !

— Marc ! mon fidèle Marc ! s'écria Castillac, est-ce bien vous ?

— Te voilà donc, vieux sournois, qui te sauves

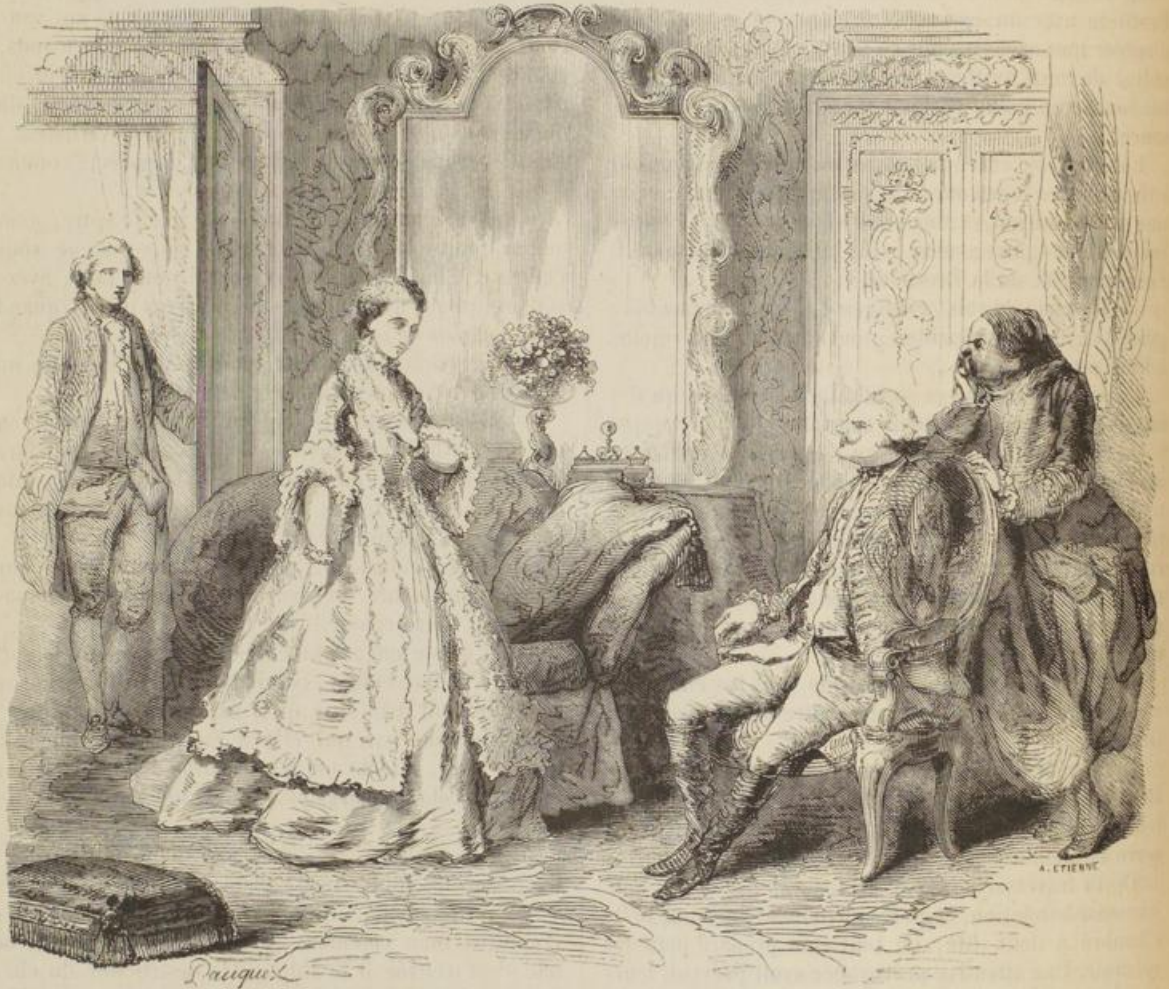
quand on t'appelle, dit Jean d'un ton moitié affectueux, moitié grondeur ; mais cette fois nous te tenons, et tu ne nous échapperas pas que tu n'aies répondu à toutes nos questions.

— Je ne m'y refuse pas, mes chers seigneurs ; cependant, il y a ici quelqu'un qui saurait mieux que moi...

Et il regardait la porte.

— Qui donc ?

— Moi, mes frères ! s'écria une voix sanglotante. Au même instant, une jeune dame, en peignoir de satin et de dentelles, s'élança dans la chambre et vint se jeter à leur cou : c'était Valérie.



— Mademoiselle de Castillac, dit-il, ces mystères doivent avoir une fin...

On s'explique sans peine les transports qui éclatèrent alors. Hector ne pouvait parler ; il entourait convulsivement du bras qui lui restait la taille souple de Valérie et versait d'abondantes larmes. Jean lui-même était plus ému que son épaisse nature ne semblait le comporter ; il brossait de sa longue moustache les joues roses de sa sœur, en grommelant des expressions de tendresse mêlées de jurons.

Enfin Valérie se dégagait de leurs étreintes, et, s'éloignant un peu, les examina avec un sentiment douloureux.

— Ah ! mes frères, soupira-t-elle, quel funeste changement ! Quand vous êtes partis, vous étiez joyeux, forts, bien portants, et maintenant...

— Ne pensez pas à cela, dit Hector ; si nous n'avions pas eu notre large part de maux, nous aurions été inexcusables de vous avoir abandonnée ; mon bras et l'œil de Jean compensent un peu nos torts. Vous vous habituerez à nous voir ainsi, laissons cela ; des points plus importants doivent nous occuper. Où sommes-nous ici, ma sœur, et comment vous trouvez-vous dans cette maison ?

— Oui, oui, mademoiselle, répéta Jean, que faites-vous dans ce logis ?

Valérie parut embarrassée ; cependant elle répondit en souriant :

— Vous êtes chez moi, ou plutôt chez vous mes frères ?

— Chez vous, mademoiselle ?

— Chez nous, ma sœur ?

Hector et Jean demeurèrent stupéfaits ; puis l'aîné s'assit avec dignité.

— Mademoiselle de Castillac, dit-il, ces mystères doivent avoir une fin... Vous avez à rendre compte de votre conduite au chef de la famille ; parlez donc, je vous écoute.

— Nous vous écoutons, ajouta Jean de même, en venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil d'Hector.

Valérie fut troublée de cette solennité.

— Mes frères, dit-elle timidement, je n'ai pas mérité cette sévérité de votre part ; si vous croyez avoir des reproches à m'adresser, quand vous saurez la vérité, vous ferez la part, je l'espère, des circonstances funestes où je me trouvais placée.

— Mais c'est précisément cette vérité que je désire apprendre ! s'écria Hector ; si ce n'est par devoir, Valérie, au moins par pitié pour mes angoisses, expliquez-vous enfin.

Un bruit de pas retentit dans le corridor, et M. de la Brothière entra dans la chambre.

— Oh ! il vous expliquera tout lui-même ! s'écria Valérie en courant vers le maître du logis en lui tendant la main, qu'il baisa. Mieux que personne il saura vous persuader et obtenir ma grâce.

La Brothière salua poliment les deux Castillac.

— Valérie, enfant que vous êtes, dit-il avec un accent d'affectueux reproche, pourquoi avez-vous oublié nos conventions ? Ne m'aviez-vous pas promis de ne pas chercher à voir vos frères avant que je ne leur eusse exposé moi-même ?...

— Pardonnez-moi, monsieur, répliqua Valérie un peu confuse, je n'ai pas su maîtriser plus longtemps mon impatience. Déjà hier au soir, je ne pouvais savoir sous le même toit que moi ces frères chéris que j'ai tant pleurés, sans éprouver un ardent désir de voler dans leurs bras. Ce matin, après une nuit d'insomnie, je n'ai pu résister davantage à la tentation.

La Brothière lui souriait avec indulgence. Les deux Castillac remarquaient avec une sourde indignation l'intimité qui régnait entre Valérie et ce gentilhomme inconnu.

— Et qui donc êtes-vous, monsieur, dit Hector avec hauteur, pour vous placer ainsi entre nous et notre sœur ? Je voudrais savoir de quel droit...

— Mon droit, monsieur de Castillac, dit la Brothière avec douceur, j'ose croire que vous ne le contesterez pas... Depuis deux ans, Valérie de Castillac est ma femme.

— Valérie !

— Votre femme !

Les jeunes époux attendaient avec angoisse l'effet de cette révélation ; ils crurent remarquer qu'elle excitait plus de surprise que de colère. Jean surtout ne paraissait pas fâché de voir sa sœur mariée à un gentilhomme riche et chez lequel on trouvait tant de bien-être ; mais, suivant son habitude, il se garda bien d'exprimer sa pensée avant que l'aîné de la famille se fût prononcé. Hector demanda froidement :

— Et comment mademoiselle de Castillac a-t-elle pu disposer de sa main sans notre consentement ?

— A l'époque où ce mariage a été décidé, mes frères, dit Valérie, on n'avait de vous aucune nouvelle ; on pensait que vous aviez péri l'un et l'autre ;

plus tard seulement, à force de recherches, nous sommes parvenus à découvrir ce que vous étiez devenus. Mais, en votre absence, ce mariage a obtenu l'aveu du seul parent dont je pusse, dans mon isolement, invoquer les conseils et l'appui, de mon oncle Robin, l'excellent homme que nous avons perdu l'année dernière et que nous pleurons encore.

Hector se tut, mais Jean s'écria sans réflexion :

— Quoi donc ! ma sœur, en avez-vous été réduite à accepter les bienfaits de ce marchand de vin ?

— Ce marchand de vin était le mari de la sœur de votre mère, monsieur Jean, riposta la Brothière avec fermeté, et il fallait qu'il vint en aide à Valérie, puisque ses frères l'avaient sacrifiée à de funestes et chimériques projets.

Hector fit un signe d'acquiescement maussade. Jean, un peu confus, ajouta d'un ton léger :

— Allons donc, monsieur de la Brothière, comment vous, un gentilhomme, pouvez-vous prendre le parti de ces espèces-là ?

— Je ne suis gentilhomme qu'en vertu d'un titre tout récent, mais je ne voudrais plus m'en parer s'il me fallait renier mon bon, mon sage et généreux père.

— Votre père !... Vous êtes donc...

— Paul Robin, monsieur, et je ne porterais pas un autre nom, plus sonore peut-être, si mon père, avant de mourir, ne l'avait exigé lui-même.

Il y eut un nouveau silence.

— Oui, mes frères, reprit Valérie, c'est Paul, mon cousin, mon ami d'enfance. Mais vous ne savez pas encore jusqu'à quel point il nous a comblés de ses bienfaits.

En même temps, elle se mit à leur raconter succinctement ce qui s'était passé depuis leur départ de Castillac, les visites de Paul sur la dune, son affection délicate, son dévouement. Lors de la catastrophe du château, Paul, instruit par l'arrivée d'un des pigeons voyageurs qu'il avait remis à Marc dans la prévision d'un pareil événement, était accouru en toute hâte avec son père. C'étaient eux qui avaient ordonné les travaux pour opérer le sauvetage des malheureuses victimes de l'accident. Des sommes immenses avaient été employées à cette entreprise, dans un pays dénué de ressources ; pendant trois jours, ni le père ni le fils n'avaient quitté d'un instant les travailleurs, les encourageant sans cesse et s'exposant eux-mêmes au danger. Paul avait eu le bonheur de pénétrer le premier dans la tour, dès que la porte de la plate-forme avait été dégagée ; conduit par Marc, bien faible et bien épuisé lui-même, il avait trouvé sa cousine expirante à côté d'une lettre sur laquelle Valérie ne s'expliqua pas et qu'elle se contenta de mentionner en rougissant. Alors, on l'avait transportée dans un village voisin, où l'air pur n'avait pas tardé à la ranimer ; de là, une voiture l'avait conduite à Bordeaux chez son oncle. Les soins affectueux du père et du fils avaient bientôt complété la guérison.

— Jugez, mes frères, continua Valérie en s'animant, si je n'avais pas des motifs suffisants pour aimer Paul ! Mais ce n'est pas seulement moi qu'il a sauvée ; vous aussi vous lui devez votre délivrance et notre heureuse réunion dans ce château, construit tout exprès pour vous tenir lieu de l'ancien. Mon mari est enfin parvenu, il y a quelques mois, à découvrir

où vous étiez l'un et l'autre ; alors il a employé des recommandations puissantes, entrepris des voyages, distribué de l'argent, et le succès le plus complet a couronné ses efforts. Bien sûrs que votre premier acte en touchant le sol français serait d'accourir à Castillac, nous sommes venus vous attendre ici, et... vous savez le reste.

En achevant ce récit, la jeune femme regarda anxieusement ses frères ; ils étaient émus.

— Ainsi donc, monsieur, dit Hector en se tournant vers Paul, c'est à vous que je dois de ne plus être prisonnier dans la citadelle de Prague ?

— Et moi, ajouta Jean, de ne plus être l'esclave de ces gredins d'*enfants du prophète*, que l'enfer confonde ?

— Messieurs, répliqua Paul d'un ton de modestie, je regrette que ma chère Valérie ait cru devoir énumérer en les exagérant mes prétendus services. Ce n'est pas sur ces bons offices que je comptais pour renverser des préjugés de naissance et d'éducation, mais sur une estime réciproque, sur l'expérience acquise à la suite de tant d'infortunes imméritées.

— Et vous avez raison, dit Hector en se levant tout à coup et en laissant voir les larmes qui remplissaient ses yeux ; il faudrait que nous fussions bien méchants ou bien stupides si la pratique des hommes, nos malheurs et nos fautes ne nous avaient rendus plus sages et plus indulgents. Mon cousin, je vous demande pardon de mes préjugés insultants d'autrefois, j'en demande pardon à la mémoire de votre digne père... Mon frère, embrassez votre frère.

Et il se jeta dans les bras de Paul.

— Eh bien ! et moi, s'écria Jean. Triple tonnerre ! cousin Paul, monsieur Robin, monsieur de la Brottière, ou quel que soit votre titre ou votre nom, je passerais mon épée au travers du corps de quiconque oserait dire que je ne vous serai pas bon frère et bon ami !

Depuis un moment Valérie avait disparu ; elle revint bientôt rouge et souriante, portant dans ses bras un petit garçon à la mamelle, qu'elle posa sur les genoux d'Hector.

— Mon frère, dit-elle, bénissez votre neveu.

Les deux oncles caressèrent ce joli enfant blond et rose qui les regardait tout effaré.

— Je l'adopterai, dit Hector, et il perpétuera le

nom de Castillac, menacé de s'éteindre en ma personne, à moins que frère Jean ne s'oppose...

— Et qui diable voudrait m'aider à perpétuer le nom de Castillac ? s'écria Jean ; décidément, monsieur, il ne faut pas compter sur moi pour cette besogne. Adoptons notre neveu, et, par ma foi de gentilhomme je compte bien le gâter autant que vous.

La joie la plus vive, la plus franche cordialité régnaient maintenant parmi les membres de cette famille. Hector aperçut à l'écart Marc Pitou, qui se frottait les mains.

— Eh bien ! vieux sournois, lui dit-il, je parierais que tu as été pour quelque chose dans tout ceci ? Tu avais tes projets depuis longtemps...

Marc continua de se frotter les mains en riant toujours.

— Eh ! eh ! mon cher seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu... Maintenant que les choses ont bien tourné, je vais donner à la bonne Notre-Dame d'Arcachon un cierge de résine gros comme mes deux bras ; elle l'a bien gagné !

Les deux frères résidèrent désormais au Nouveau-Castillac, où leur vie s'écoula heureuse et paisible. M. et madame de la Brottière possédaient plusieurs autres terres, et ils leur avaient complètement abandonné la jouissance de celle-ci. Cependant Hector et Jean, tout en appréciant parfaitement les avantages de cette demeure, n'avaient garde d'oublier l'ancienne. Ils étaient parvenus à faire déblayer encore une fois l'extrémité supérieure de la tour, et ils allaient souvent passer plusieurs heures dans cette espèce de cachot obscur et sans air. A chaque tempête, le sable obstruait de nouveau les issues, le travail était à recommencer ; mais les Castillac ne se décourageaient pas. Tout l'argent qu'ils pouvaient se procurer était employé à cet ouvrage de Pénélope. Tant qu'ils purent se traîner, ils accomplirent quotidiennement leur singulier pèlerinage ; et ce n'était pas un médiocre sujet de frayeur pour les superstitieux habitants du pays, de rencontrer dans la solitude des dunes ces hommes mutilés, qui semblaient sortir de terre à côté d'eux. Enfin, accablés par l'âge, les deux frères durent renoncer à cette lutte obstinée contre le fléau ; le sable reprit son empire, et bien avant qu'ils fussent eux-mêmes descendus dans la tombe, la vieille tour avait disparu pour toujours.

ÉLIE BERTHET.

BLUETTES ET BOUTADES.

∴ Quand le printemps vient à notre maison des champs sans nous y trouver établis, il jette ses violettes à la porte pour carte de visite.

∴ L'athée, cherchant en vain Dieu dans la nature, me semble l'ombre niant le soleil qui ne la frappe jamais.

∴ Un chagrin partagé diminue ainsi qu'un plaisir qui ne l'est pas.

∴ L'ambitieux traite ses amis comme les bâtons d'une échelle. Il s'y cramponne avec les mains pour monter, puis les foule aux pieds.

∴ Dans les arts il n'est pas de genre secondaire pour les talents de premier ordre.

∴ Les hommes sont comme les biens de la terre : mieux on les connaît, moins on les estime.

∴ Le génie prosterné devant le pouvoir ne prospère pas mieux que le blé couché par le vent ; tous deux doivent mûrir debout.

∴ La pruderie qui survit, chez une femme, à la jeunesse et à la beauté, me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les champs après la moisson.

∴ Il en coûte moins de prêter à ses amis des qualités que des écus.

∴ Il n'est de préférable au souvenir d'une bonne action que le projet d'en faire une meilleure.

Des manières communes sont mises en relief par une toilette élégante, ainsi que des fautes d'orthographe par une belle écriture.

On ne voit souvent sur la physionomie des gens que les sentiments qu'on leur inspire, et la personne à qui tout le monde semble maussade risque fort de trouver dans la société un miroir.

Si le patriotisme dégénère en égoïsme national, ce qui est vice chez un individu peut-il être vertu chez un peuple ?

C'est donner à croire qu'on manque de sa propre estime que de rechercher trop avidement celle d'autrui.

Combien de gens dans le monde, qui, pareils aux

diamants, ne doivent leur éclat qu'au grand jour auquel ils sont exposés et qu'ils reflètent !

Rien ne fait saillir un défaut physique comme les soins qu'on prend et l'embarras qu'on éprouve pour le cacher.

On ne rencontre guère ses amis quand on a quitté la route de leurs intérêts et de leurs plaisirs.

Ne confions à notre ami que la somme que nous estimons inférieure à notre attachement pour lui.

Les désirs du sage s'épurent avec les années ; ce sont les bâton ; d'une échelle qui, semblable à celle que Jacob vit en songe, se dresse sur la terre et se perd dans le ciel.

COURRIER DE PARIS.

Le Théâtre-Français est en liesse. Le voici en possession d'un grand succès. La *Fiammina*, quoiqu'elle soit l'ouvrage d'un débutant qui, hier encore, n'avait de notoriété qu'à la Bourse et ne connaissait d'autre style que celui du comptant, du terme et du report, la *Fiammina*, dis-je, est entrée victorieusement dans la maison de Molière, et s'y est tout de suite installée en triomphatrice. A l'heure qu'il est, M. Mario Uchard fait prime et ses actions dramatiques sont cotées au-dessus du pair.

Cette *Fiammina* est une comédienne, une cantatrice à la mode, qui, mariée fort jeune à un artiste de talent, à un peintre devenu célèbre, abandonne de bonne heure le foyer conjugal en oubliant un fils qu'elle laisse au logis. Quant au père, elle en a si peu de souci, qu'elle se remarie (de la main gauche) en secondes noces avec un certain lord qui ne soupçonne nullement ses antécédents conjugaux. Mais un beau jour tout se découvre ; femme, mari, amant, tous les intéressés se trouvent en présence, sans préjudice de l'enfant dont les années ont fait un jeune homme. De là des situations touchantes, dramatiques, émouvantes, qui se dénouent par une morale dont le fond est à peu près celui-ci : Les comédiennes sont faites pour être applaudies, admirées, adulées, courtisées même, si l'on veut, mais non pas pour être épousées.

Il est vrai que MM. Thiboust et Siraudin soutiennent, dans les *Princesses de la rampe*, une thèse diamétralement contraire : mais le plaidoyer de ces messieurs n'a pas tout à fait, à mes yeux, la même autorité que celui de M. Mario Uchard : ils n'ont pas épousé mademoiselle Madeleine Brohan.

A l'Ambigu autre succès, succès de larmes, de soupirs, de sanglots, de gémissements. Le bruit circule que le cours des mouchoirs de poche augmente au boulevard du crime depuis l'apparition des *Orphelines de la charité*. Le fait est qu'on est effrayé quand on pense à ce qu'il a fallu de ressorts, de combinaisons, de ficelles, pour machiner ce mélodrame à la Bouchardy. Fille séduite, enfant trouvé, substitution de nourrissons, jalousie de femmes, rivalité d'amants, duel, condamnation capitale, lettres soustraites, écrits brûlés ou anéantis, haine, conversion, générosité, sacrifice, tous les moyens, tous les sentiments, toutes les passions, sont tour à tour mis en jeu, pour arriver au dénouement toujours reculé, toujours prévu, toujours inévitable, du mariage de M. Horace avec mademoiselle Frédérique. C'est compliqué comme la forêt de la cathédrale de Chartres, et savant comme la charpente de la Sainte-Chapelle.

La pièce est généralement jouée avec ensemble et avec

feu. Il y a là une certaine sœur de mademoiselle Rachel, qui vous a quelque chose de ce diable au corps qui est un héritage de famille. J'aime assez la sensibilité de mademoiselle Lemerle, la tenue de M. Castellano et le franc rire de M. Laurent ; mais pour ce qui est de M. Dumaine, le héros du boulevard du crime, la coqueluche des habitués et plus encore des habituées de l'Ambigu, je déclare en âme et conscience que je le trouve *trop beau pour rien faire*... de bon.

Plus de dix représentations d'*Oberon* viennent de confirmer l'éclatant succès qu'avait obtenu à la première l'œuvre de Weber donnée au Théâtre-Lyrique. L'exécution de cet admirable opéra a fait valoir des beautés qui, en Allemagne même, ne provoquent pas les applaudissements que le public parisien vient de leur prodiguer. C'est sur la partition existante à la bibliothèque du Conservatoire qu'a été transcrite celle qui a servi pour l'exécution d'*Oberon* au Théâtre-Lyrique, et le directeur a voulu que le texte en fût religieusement conservé. Deux morceaux seulement ont changé de place pour les nécessités du livret, dans lequel les auteurs français ont suivi d'ailleurs presque littéralement le poème anglais, y ajoutant seulement deux personnages qui ne chantent pas : l'aide de camp du calife et le chef des ennuques Aboulifar. Mais si ces légères modifications ont été heureuses pour l'exécution de l'œuvre au théâtre, par la gaieté qu'elles y ont répandue, elles n'ont aucune portée pour celle de la musique de Weber en dehors de la représentation scénique, et lorsqu'elle sera chantée par les amateurs. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la célérité que la maison Brandus vient d'apporter à la publication de la partition pour chant et piano, avec paroles françaises et des airs détachés qu'elle annonce aujourd'hui. Tous les dilettanti qui n'avaient pu apprécier, comme ils vont pouvoir le faire dorénavant, les richesses musicales que vient de leur révéler la représentation d'*Oberon*, voudront posséder ce chef-d'œuvre si magnifiquement réhabilité.

Ne quittons pas les parages du boulevard du Temple, sans enregistrer le succès de fou rire qui, chaque soir, accueille aux Folies-Dramatiques un vaudeville empreint d'une véritable couleur locale, les *Soirées du boulevard du Temple*, et dont madame Boisgontier fait ressortir avec une rare et victorieuse audace les joyusetés un peu gail-lardes.

Constatons aussi la réussite de la *Chasse aux Ernest*, amusant steeple-chase, mené à fond de train par MM. Marquet, Blondelet et Dunan Mousseux, et, pour en finir avec le théâtre, consignons ici une anecdote fort piquante, que

nous empruntons au *Courrier de Paris de l'Estafette*.

L'auteur de *La Vaubalière*, Rougemont, n'avait pas toujours vaincu sur la scène. Il n'y a guère que ceux qui ne vont jamais au feu de la rampe qui ne soient jamais battus.

Or, un soir qu'on donnait la première représentation d'une de ses pièces, il lui arriva après le premier acte, qui avait été accueilli froidement, de gesticuler avec tant d'animation en donnant quelques conseils que, du bout de sa canne, il creva la toile d'un portant de coulisse.

— Faites donc attention, se contenta de dire le machiniste qui se trouvait par là. Puis, se radoucissant : Ah ! monsieur de Rougemont, ajouta-t-il, voilà un petit trou qui me donnera de la besogne ; mais cela ne m'empêchera pas, après le succès de ce soir, d'aller demain matin vous présenter mon bouquet.

On joue le second acte. La froideur devient presque de la menace, et le public impose aux applaudissements ce *veto du chut*, qui est d'ordinaire le signe avant-coureur de la déroute.

La figure du machiniste se rembrunit, et pendant l'entr'acte il s'approche de l'auteur et l'interpellant avec grossièreté :

— Au diable aussi ! lui dit-il, quand on est maladroit comme vous, on reste au foyer et on ne vient pas abîmer les coulisses d'un pauvre théâtre.

Au troisième acte, qui était le dernier, le public siffle comme une armée de merles.

Pour le coup, le machiniste ne se contient plus. Il met un dièse à la clé de son insolence, se munit d'un manche à balai, et n'attend pas la fin de la pièce pour aller dire à l'auteur :

— Ah ! ça, M. Balissan, — il ne l'appelait déjà plus *M. de Rougemont*, — vous étiez donc ivre ce soir pour démolir *mon* théâtre ; mais je ne vous lâche pas ainsi. Vous allez me payer tout de suite votre dégât, sinon je vous fais rouler par cette trappe jusqu'au troisième dessous.

Ainsi va le monde.

La coulisse n'était pas moins endommagée quand le machiniste promettait un bouquet que lorsqu'il s'armait d'un balai.

Autre anecdote :

Harel, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, si connu pour son esprit, l'est bien aussi comme impressario infortuné.

Certain mois s'écoulait sans qu'il eût donné un simple petit à-compte à ses artistes. L'un d'eux, chargé de famille, vint chez le Figaro devenu directeur, et lui demanda quelques pièces de cinq francs.

Harel, la larme à l'œil, lui répéta son refrain ordinaire : Cher ami, pas le sou !

L'acteur insistait, lui racontant comment peu à peu il avait mis tous ses effets au mont-de-piété. En ce moment entra le domestique du directeur, qui traversait le cabinet de son maître pour aller déposer sur la table de la salle à manger une splendide dinde rôtie qui embaumait.

— Ah ! s'écria l'artiste, cher directeur, vous n'avez pas d'argent à nous donner et vous dévorez une dinde, tandis que nous n'avons pas de pain à nous mettre sous la dent.

— Cher ange, répliqua l'impressario, n'ayant plus de quoi nourrir cette bête, je l'ai fait tuer.

— Suffit, reprit l'artiste qui connaissait l'esprit inventif du quidam ; il n'y a rien chez moi, j'emporte la dinde rôtie, vous la mettez sur mon compte.

Et il prend le plat fumant et se dirige vers la porte extérieure. Harel, qui était bonhomme au fond, le rappelle, et lui tendant le pain :

— Imbécile, dit-il, emporte donc du pain pour manger avec ta dinde.

Maintenant passons, selon le précepte d'Horace et de Boileau, du plaisant au sévère, ou mieux du profane au sacré.

C'est le jeudi, 49 de ce mois, qu'a eu lieu, à l'église paroissiale de Saint-Eustache, la fête religieuse qu'organise chaque année M. Decan, maire du troisième arrondissement.

Le but de cette solennité est de venir en aide à la caisse des écoles du troisième arrondissement. Aussi, depuis plusieurs années, la charité n'a jamais fait défaut à cet appel.

L'aumônier de Sa Majesté l'Empereur a officié pendant l'exécution d'une admirable messe solennelle, composée, expressément pour cette œuvre de bienfaisance, par *Camille Schubert*.

La musique de ce jeune compositeur a été exécutée d'une manière remarquable par les artistes les plus distingués des orchestres des Italiens et de l'Opéra.

Les soli ont été chantés par mademoiselle *Marie Dussy*, soprano ; *Jourdan*, ténor, et par *Bussine*, baryton.

Les chœurs ont été chantés par les élèves des écoles communales et libres.

Cette fête touchante, productive pour les pauvres enfants, a réuni toutes les sympathies de la foule d'élite qui remplissait la vaste et belle paroisse de Saint-Eustache. Heureuse, en pratiquant la charité chrétienne, d'entendre encore la bonne musique du jeune compositeur.

Autre fête d'un genre différent : chacun sait que mademoiselle Rotschild, de Londres, vient d'épouser son cousin M. le baron Alphonse de Rotschild. Nous vous éparignons les détails de ce mariage féerique dont tous les journaux ont retenti ; mais nous ne pouvions, sans déroger à notre spécialité, nous abstenir de détailler, suivant le programme officiel donné par *l'Illustration* anglaise, la toilette de la mariée :

« Sa robe de satin blanc était ornée de point de Bruxelles d'une finesse rare, garnie de marabouts et parsemée de bouquets où la fleur de l'oranger se mêlait aux lis des vallées.

» La coiffure, admirablement propre à relever une beauté orientale, consistait en des tresses épaisses de cheveux tombant le long du cou et terminées par des nœuds de velours bleu qui produisaient un effet charmant. Dans la guirlande nuptiale se confondaient l'oranger fleuri, le lis des vallées, le jasmin et la riante fleur de mai. Un voile des plus riches, en dentelles de Bruxelles, était attaché derrière la tête et allait balayer le sol ; un second voile, le voile caractéristique des fiancées juives, nommé le *voile à la Vierge*, qui ordinairement cache les traits de la physiologie sous son étoffe de lin, était remplacé, dans ce cas, par un tulle léger et pour ainsi dire aérien, qui enveloppait entièrement Léonore sans masquer ses perfections. »

A. DE BRAGELONNE.

